



Marie-Claire Blais

Marie-Claire Blais est née dans la paroisse Saint-Fidèle, à Québec. La situation financière de sa famille l'oblige à abandonner très tôt ses études pour aller travailler. Grâce à quelques cours suivis à l'Université Laval et aux encouragements de certains maîtres, Blais publie son premier roman, *La Belle Bête*, en 1959. Une bourse octroyée par la fondation Guggenheim lui permet de se consacrer à l'écriture. Elle s'installe alors à Cape Cod, dans le Massachusetts. Lorsque paraît *Une saison dans la vie d'Emmanuel* en 1965, le livre est aussitôt salué par la critique. L'année suivante, l'œuvre est consacrée par le prix France-Canada et le prix Médicis. Plusieurs écrits suivront :

romans, récits, pièces de théâtre. L'auteure est reconnue tant au Canada qu'à l'étranger ; tous ses romans sont traduits en anglais. Blais recevra de nombreuses récompenses dont le prix Athanase-David, en 1982, pour l'ensemble de son œuvre. Dix ans plus tard, elle est élue à l'Académie royale de langue et de littérature française de Belgique.

Née en 1939

▲ Portrait : Marie-Claire Blais, photographiée par Daniel Kieffer.

Une saison dans la vie d'Emmanuel — 1965

« La récompense, c'était moi... »

D'après Jacques Chessex, *Une saison dans la vie d'Emmanuel représente, malgré sa critique acerbe de la religion, « l'illusion d'une parfaite cosmogonie : un ciel, une terre où se damner, sous nos pieds les flammes de l'Enfer »¹. C'est sur cette terre que naît Emmanuel, et que vit Jean Le Maigre, le narrateur de l'extrait suivant.*

1. *La Nouvelle Revue française*, n° 168, 1966, p. 1093-1094.

Dès ma naissance, j'ai eu le front couronné de poux ! Un poète, s'écria mon père, dans un élan de joie. Grand-Mère, un poète ! Ils s'approchèrent de mon berceau et me contemplèrent en silence. Mon regard brillait déjà d'un feu sombre et tourmenté. Mes yeux jetaient partout dans la chambre des flammes de génie. « Qu'il est beau, dit ma mère, qu'il est gras, et qu'il sent bon ! Quelle jolie bouche ! Quel beau front ! » Je bâillais de vanité, comme j'en avais le droit. Un front couvert de poux et baignant dans les ordures ! Triste terre ! Rentrées des champs par la porte de la cuisine, les Muses aux grosses joues me voilaient le ciel de leur dos noirci par le soleil. Aïe, comme je pleurais, en touchant ma tête chauve...

Je ne peux pas penser à ma vie sans que l'encre coule abondamment de ma plume impatiente.

Tuberculos Tuberculorum, quel destin misérable pour un garçon doué comme toi, oh ! le maigre Jean, toi que les rats ont grignoté par les pieds...

Pivoine est mort

Pivoine est mort

À table tout le monde

Mais heureusement, Pivoine était mort la veille et me cédaît la place, très gentiment. Mon pauvre frère avait été emporté par l'épi... l'api... l'apoca-

20 lypse... l'épilepsie quoi, quelques heures avant ma naissance, ce qui permit à tout le monde d'avoir un bon repas avec M. le Curé après les funérailles.

Pivoine retourna à la terre sans se plaindre et moi j'en sortis en criant. Mais non seulement je criais, mais ma mère criait elle aussi de douleur, et pour recouvrir nos cris, mon père égorgeait joyeusement un cochon dans
25 l'étable ! Quelle journée ! Le sang coulait en abondance, et dans sa petite boîte noire sous la terre, Pivoine (Joseph-Aimé) dormait paisiblement et ne se souvenait plus de nous.

– Un ange de plus dans le ciel, dit M. le Curé. Dieu vous aime pour vous punir comme ça !

30 Ma mère hocha la tête :

– Mais, M. le Curé, c'est le deuxième en une année.

– Ah ! Comme Dieu vous récompense, dit M. le Curé.

M. le Curé m'a admiré dès ce jour-là. La récompense, c'était moi. Combien on m'avait attendu ! Combien on m'avait désiré ! Comme on
35 avait besoin de moi ! J'arrivais juste à temps pour plaire à mes parents. « Une bénédiction du ciel », dit M. le Curé.

Il est vert, il est vert

Maman, Dieu va nous le prendre

Lui aussi.

40 – Héloïse, dit M. le Curé, mangez en paix, mon enfant. La petite Héloïse avait beaucoup pleuré sur la tombe de Pivoine et ses yeux étaient rouges, encore.

– Elle est trop sensible, dit M. le Curé en lui caressant la tête. Il faut qu'elle aille au couvent.

45 – Mais comme il est vert, dit Héloïse, se tortillant sur sa chaise pour mieux me regarder. Vert comme un céleri, dit Héloïse.

M. le Curé avait vu le signe du miracle à mon front.

– Qui sait, une future vocation ? Les oreilles sont longues, il sera intelligent. Très intelligent.

50 – L'essentiel, c'est de pouvoir traire les vaches et couper le bois, dit mon père, sèchement.

Joseph-Aimé est mort

Joseph-Aimé est mort,

dit ma mère. Et elle se moucha à grand bruit.

55 – Consolez-vous en pensant au futur, dit M. le Curé. Ne regardez pas en arrière. Cet enfant-là va rougir avant de faire son premier péché mortel, je vous le dis. Et pour les péchés, je m'y connais, celui-ci, Dieu lui pardonne, il en commettra beaucoup.

BLAIS, Marie-Claire, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, coll. « Boréal compact », Montréal, Boréal, 1991, p. 63-65.

LECTURE MÉTHODIQUE

1. Quel rôle le Curé joue-t-il dans cet extrait ? Montrez l'ironie qu'affiche Blais lorsqu'elle brosse le portrait du représentant de l'omnipotent clergé.
2. Quel type de narrateur rencontre-t-on dans le texte ? Quelles conséquences ce choix aura-t-il ? Montrez que cela contribue à accentuer la tonalité comique que l'auteur semble privilégier.

VERS LA DISSERTATION

Certains voient chez Blais une reprise de l'univers impitoyable d'Albert Laberge (►►► p. 104). Commentez cette perception.



Victor-Lévy Beaulieu

Victor-Lévy Beaulieu est né à Saint-Jean-de-Dieu (Bas-Saint-Laurent). Après ses études secondaires, il signe en 1968 *Mémoires d'outre-tonneau*, son premier roman. L'année suivante paraît *Race de monde*, qui raconte l'histoire de la famille Beauchemin. Ce roman sera présenté sous forme de téléroman à Radio-Canada. De 1972 à 1978, Beaulieu enseigne la littérature à l'École nationale de théâtre. Il fonde en 1976 les éditions VLB dont il s'occupera pendant une dizaine d'années. Par la suite, il publie des romans, des essais, des pièces de théâtre et signe des téléromans (*L'Héritage*, *Montréal PQ*). Installé à Trois-Pistoles depuis 1982, il écrit pour son théâtre d'été, et continue de publier.

Né en 1945

▲ Portrait : Victor-Lévy Beaulieu, photographié par Josée Lambert.

Race de monde — 1969

« J'ai été conduit au poste... »

Abel Beauchemin, surnommé Bibi Gomm, écrit dans son journal les péripéties de cette famille de « Gaspésie » qui a déménagé à « Montréal-Mort ». Jean-Maurice dit Machine Gun Beauchemin commet un vol à la banque où travaillent ses deux frères.

Machine Gun est un homme d'honneur. Fidèle à sa parole, il a cambriolé la Banque Canadienne Nationale hier, aidé en cela par trois acolytes. Tous les quatre étaient masqués. Un seul n'était pas armé, soit celui qui recueillait la galette en criant :

5 — Des gros bills ! des gros bills !

Personne dans la banque ne s'est opposé à l'activité des trois gangsters, quoique tous les guichetiers possédassent dans l'un de leurs tiroirs un pistolet chargé dont, il est vrai, ils n'ont jamais appris à se servir. Seul coup de théâtre qui a mis dans tout cela un peu d'animation : une vieille dame s'est
10 évanouie après avoir pissé dans sa keullotte en voyant Machine Gun mettre tout le monde en joue.

Trois mille dollars et des poussières qu'ils ont raflés, les gangsters. Hélas ! peut-être n'en profiteront-ils jamais, les bandits de l'argent, car ils ont été
15 arrêtés au sortir de la banque par une dizaine de policiers très calmes derrière leur panneaux de verre blindé. Deux heures plus tard, les portes de la Banque Canadienne Nationale rouvraient comme si de rien n'avait été.

— Un fait divers, a dit Ali Fanfaron. C'est un fait divers.

Le dîner dans la cuisinette de la banque fut animé. À cause de Claude Doirier, de *Montréal-Matin* et de CJMS, qui se suçait le crayon tout
20 en faisant semblant de prendre des notes. Comment ça s'est passé ? Pas de blessés ? C'est plate, plate, plate. Seulement trois mille dollars, le vol ? Est-ce que ça valait la peine d'envoyer l'as reporter de *Montréal-Matin* et de CJMS, oui !

– Et vous, Monsieur Beauchemin, vous ne dites rien. Aucune idée quant
25 à l'identité des malfaiteurs ? me demanda Claude Doirier.

– C'est Machine Gun qui a fait le coup. Machine Gun est mon frère.

Et comme Claude Doirier est très intelligent, il a dit :

– On a parlé d'un complice, serait-ce vous ?

Une clameur a secoué la cuisinette. Les policiers ont été appelés. Bip.

30 Bip. Claude Doirier a téléphoné son scoup à CJMS. Bip. Bip. Les policiers
m'ont mis les menottes, et j'ai été conduit au poste. Interrogatoire. Long.
Heureusement que Machine Gun a su convaincre les détectives de mon
innocence car sans ça j'aurais couru le risque de pourrir pendant cinq ou
dix ans à Bordeaux.

35 – Qu'est-ce que ça vous fait d'être de nouveau un homme libre ? m'a
demandé Claude Doirier (pire qu'une sangsue, ce reporter) lorsqu'on m'a
libéré.

– En effet, lui ai-je dit, qu'est-ce que ça vous fait à vous ?

Je ne suis pas retourné à la maison. Je ne veux plus y retourner. Je vais me
40 louer une chambre et chercher un autre emploi. Mais comment y arriver
avec cette satanée publicité mensongère que me fait Claude Doirier et que
colporte *Montréal-Matin*, comme mouche à marde, sous les yeux fumiés du
bon peuple ?

Ce qui m'inquiète le plus, c'est Festa. Depuis trois jours, personne ne
45 répond lorsque j'appelle chez elle. On ne voit Festa nulle part. On ne sait
pas ce qu'elle devient. Même le Cardinal avoue qu'il n'a pas eu de ses nou-
velles depuis un moment. J'en aurai bientôt le cœur net : j'irai chez Festa.

BEAULIEU, Victor-Lévy, *Race de monde*,
Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1996, p. 183-184.

LECTURE MÉTHODIQUE

1. À quel type de narrateur l'auteur a-t-il recours ? Quel point de vue de narration (focalisation) a-t-il retenu ?
2. Étudiez la langue du narrateur, celle des personnages. Notez l'originalité de l'orthographe de certains mots. Le problème du *joual* se pose-t-il ici ?